



6, quai d'Orléans

N° 11
Printemps-Eté 2008

lettre de la Société Historique et Littéraire Polonaise
et de la Bibliothèque Polonaise de Paris



Photo : Jean-Marc Moser

Stefan Meller 1942-2008

L'hôtel Lambert : le grand voisin p. 4

Hommage
à Stefan Meller,

ami généreux p. 2

Tous les chemins
mènent

à la Bibliothèque p. 15

La disparition de Stefan Meller

Stefan Meller, universitaire et diplomate, ancien opposant au régime communiste, ancien ambassadeur de Pologne à Paris et à Moscou, ancien ministre des Affaires étrangères, est mort à Varsovie le 4 février 2008 des suites d'une longue maladie.

Stefan Meller, humaniste et diplomate

Par Sławomir Czarlewski*

Il était homme d'Etat au sens profond de ce terme : ce qui comptait réellement pour lui, c'était la Pologne.

Ni l'homme d'un parti, ni l'homme d'un réseau ou d'un milieu. Certes, il venait de ce qu'on appelait « salon de Varsovie » – l'élite intellectuelle entrée dans l'opposition au régime communiste – mais il n'était pas non plus prisonnier de ce salon-là.

Il était homme libre, indépendant dans ses prises de position, ce qui lui valait parfois des conflits ou des tensions avec ses amis ou confrères. Sa vérité, il la disait tout aussi clairement à un jeune collègue qu'à un chef de gouvernement. Y compris quand elle ne s'inscrivait pas dans la pensée dominante du moment. A ses yeux, toute question devait être examinée en fonction de l'intérêt de la Pologne.

J'ai rencontré Stefan Meller en 1997 à Paris et nous avons travaillé ensemble pendant cinq ans. Nous avons noué des contacts personnels et nous nous sommes revus par la suite à plusieurs reprises, à Sopot, à Varsovie et la dernière fois à Bruxelles, en automne 2007.

Ce qui m'avait frappé immédiatement, c'était qu'il mettait la barre très haut, sur le plan humain et professionnel. Ambassadeur, il exigeait de ses collaborateurs de l'intelligence, du courage, de la classe ; il leur demandait de faire de la diplomatie moderne, de rompre avec la routine bureaucratique pour aller au fond des choses. Lui-même sortait des chemins battus, rencontrant des hommes politiques de tout bord, des hommes d'affaires, des intellectuels, des personnalités du monde de la culture. Homme de théâtre, il utilisait ses connaissances et ses talents d'acteur pour exposer ses vues avec

hauteur et conviction. Plutôt autoritaire, il n'en appréciait pas moins l'esprit d'initiative chez ses collaborateurs, et le travail d'équipe.

Il était impensable qu'il flatte quelqu'un pour gagner ses faveurs ou son amitié. C'était ce qu'on appelait au figuré un homme avec une colonne vertébrale.

Stefan Meller était Polonais et Juif. Et il comprenait toute la complexité des rapports polono-juifs. Diplomate, il était capable de porter un jugement impartial en s'appuyant sur les faits réels et non sur les émotions. Il lui arrivait de condamner des manifestations d'antisémitisme, mais aussi de rejeter des critiques infondées ou exagérées portées contre les Polonais.

En matière de religion, il était à la recherche de sa voie. Jean Paul II était pour lui une référence morale incontestable et il avait du respect



Jean-Bernard Raimond, ancien ministre des A.E.
et Stefan Meller

Photo : SHLP

pour l'Église de Pologne, sans pour autant fermer les yeux sur les différentes facettes du catholicisme dans son pays.

La nation était pour lui une valeur en soi, mais il y avait en lui aussi un noble éclairé de l'époque des Jagellons, attaché à une République multinationale. Il me faisait penser à un sénateur romain : certes, la grandeur de Rome était importante, mais les valeurs éthiques, le bien public, inscrits dans le droit, étaient incontestablement prioritaires.

Ce n'était pas pour autant une statue vivante. Très attaché à ses trois enfants, il respectait leur indépendance tout en désapprouvant parfois leurs choix. La mort de sa femme Beata, il y a quelques années, avait été pour lui un drame, je puis en témoigner.

Face à sa terrible maladie, il manifestait un courage exemplaire. Il n'en parlait jamais pour se plaindre et, dès qu'une amélioration de son état se profilait, il manifestait son désir d'être chargé d'une nouvelle mission, de servir encore son pays.

*ambassadeur de Pologne auprès du Royaume de Belgique

Meller, la France et la Russie

Les dernières conférences publiques données par Stefan Meller à Paris ont été celles organisées l'automne dernier – sur les rapports polono-russes à l'Académie des Sciences rue Lauriston et sur la manière dont les Français voient la Pologne à la Bibliothèque Polonaise de Paris. Il a ensuite accepté de résumer sa vision de ces problèmes – réaliste, mais somme toute optimiste – pour notre trimestriel. En guise d'hommage, nous en publions ci-dessous les principaux extraits.

« Dans les relations entre Paris et Varsovie, l'arrivée de Nicolas Sarkozy à l'Élysée marque un tournant dans le bon sens. Dès avant son élection, j'avais dit que sa victoire serait bonne pour la Pologne. Il comprend profondément que la nouvelle Europe des 27 est un tout, peut-être en partie grâce à ses origines. Il respecte réellement cette partie du continent ; il s'y est rendu avant d'aller à Moscou. J'ajouterais entre parenthèses que son image avait

été quelque peu faussée en Pologne, car le PiS pensait et laissait entendre que ses idées et celles de Sarkozy étaient très proches. Or, entre la droite polonaise et la droite française il y a un monde...(...)

« Le président Chirac charmait les gens par une sorte de bonhomie, mais il n'avait pas de politique est-européenne. Puis il y a eu plusieurs gaffes. Comment peut-on venir au parlement polonais en 1998 et affirmer que la Pologne entrera dans l'Union en 2000 ? Et qualifier le problème du nombre de voix attribué à Nice à la Pologne, à égalité avec l'Espagne, de « faute de frappe ». J'ai dit plus tard à Hubert Védrine, alors ministre français des Affaires étrangères, que j'étais étonné par l'évolution française qui va de la force de frappe (nucléaire) à la faute de frappe. Il n'a pas paru amusé par ce jeu de mots. (...)

Hommage de C. Pierre Zaleski, président de la SHLP

Stefan Meller était un homme exceptionnel et admirable. L'essentiel qui devait être dit sur sa personnalité se trouve dans l'hommage que lui rend dans notre journal Sławomir Czarlewski et auquel nous nous associons.

Pour ma part, je voudrais rappeler simplement que, pendant sa mission diplomatique à Paris, il avait été un ami généreux et bienveillant tant de la SHLP que de la Bibliothèque Polonaise de Paris.

A titre personnel, je lui suis reconnaissant d'avoir accepté de faire partie du jury du prix Maria et Zygmunt Zaleski et d'avoir trouvé le temps d'écrire la postface à l'édition française des Mémoires de mon père.

Nos contacts n'ont pas été interrompus par ses nouvelles affectations successives. Nous nous sommes rencontrés à Moscou, puis à Varsovie, alors qu'il avait déjà la charge du ministère des Affaires étrangères.

La disparition de cet homme qui a servi la Pologne de toutes ses forces nous inspire un sentiment de très profond regret.



«A l'est, la situation est bien différente. La Russie a un problème d'identité géopolitique, ne sait pas où investir l'argent du pétrole, où chercher des alliés, aux Etats-Unis, en Chine, en Inde. La naissance de sa classe moyenne prend beaucoup de temps, le territoire est immense. L'identité nationale est aussi floue. (...)

En Pologne, la période de transformation touche à sa fin. En Russie, il faudra trois générations pour voir naître un Etat démocratique.

« Poutine s'est donné pour modèle Stolypine (Premier ministre du tsar Nicolas II de 1906 à 1911) : d'une masse informe il veut faire une société.

« Moscou a un besoin vital de développer ses relations avec l'UE. Mais le Kremlin cherche à mener un double jeu, avec Bruxelles d'une part, avec certains Etats, sur le plan bilatéral, d'autre part. Selon le principe : on vous laisse investir, mais arrêtez de nous critiquer.

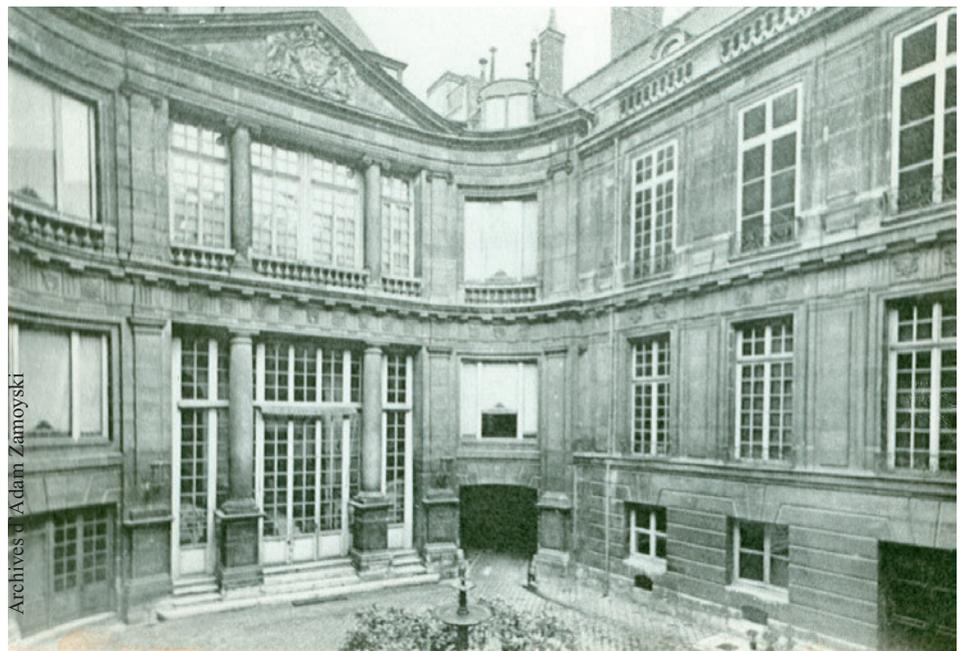
« Dans ce contexte, la Russie, complexée, a besoin d'insulter l'Occident. La Pologne est un bouc émissaire de choix. Nous disons Pologne, nous pensons Occident. Pour un simple Russe, la Pologne est parfaite pour jouer le rôle du traître méchant. (...)

«Et, pour revenir en Occident, il est plus important que jamais de relancer le Triangle de Weimar, cette structure de consultations franco-germano-polonaises qui a un rôle important à jouer pour l'avenir de notre continent. »

L'hôtel Lambert : le grand voisin

Il fut un temps où le seul territoire polonais libre se trouvait sur une île à Paris. Ce petit bout de Pologne avait un roi, certes un roi sans couronne, mais dont le patriotisme, la hauteur de vues et les talents d'homme d'Etat

La résidence des Czartoryski fut pendant une vingtaine d'années un foyer de réflexion et d'action politique, siège d'un véritable gouvernement polonais en exil, centre d'intenses activités diplomatiques et culturelles.



forçaient le respect dans les grandes capitales.

Autour de lui, autour du prince Adam Jerzy Czartoryski, en son hôtel Lambert dans l'île Saint-Louis, des poètes romantiques brossaient, au son des polonaises et des mazurkas de Chopin, des visions fulgurantes et prophétiques qui allaient marquer l'histoire et inspirer des générations de Polonais.

A la mort du prince en 1861, ce royaume virtuel disparut avec lui, mais une partie de son héritage fut confiée à la Bibliothèque Polonaise. Héritage spirituel, car elle préservait et préserve toujours – sur la même île parisienne – un espace de liberté pour la mémoire, la pensée et la culture polonaises. Héritage matériel aussi : c'est elle qui garde une partie importante de ses archives.

Visionnaire politique

Lorsque la Bibliothèque Polonaise acquit son siège définitif, en 1853, les fonds nécessaires furent recueillis grâce à une collecte parmi les membres de la Grande Emigration, mais une forte somme fut apportée par le prince Czartoryski, qui avait été le premier président de la Société littéraire polonaise fondée à Paris en 1832. Aussi, le choix du 6, Quai d'Orléans fut-il sûrement influencé, au moins en partie, par la proximité de l'hôtel Lambert, distant de quelques centaines de mètres.

Le prince Adam était un visionnaire politique, une personnalité hors du commun, à la mesure de l'époque du romantisme. Fils d'Adam Kazimierz Czartoryski et d'Izabela Fleming, il naît en 1770 à Varsovie. Il est formé par des professeurs de haut niveau, souvent des Français engagés pas ses parents. Cette éducation princière et ses qualités innées lui vaudront un destin extraordinaire.

Contre l'autocratie

Curateur de l'Académie de Vilna (Vilnius) entre 1803 et 1822, ami et chef de la diplomatie (1804-1806) du tsar Alexandre Ier, il avait mené une action diplomatique énergique



Photo : Jean-Marc Moser

Portrait du prince Adam Jerzy Czartoryski attribué à Leon Kapliński (1826 – 1873), huile sur toile, Musée Adam Mickiewicz

contre Napoléon Ier, poussant la Russie à rompre les relations avec la France et à nouer des alliances avec l'Autriche et la Grande-Bretagne. Sans oublier la Pologne pour autant. Dans un mémoire écrit en 1805, il proposait de redessiner la carte de l'Europe en divisant les territoires allemands entre l'Autriche et la Prusse, en étendant la Russie jusqu'au

Bosphore – et en recréant une Pologne autonome sous la protection du tsar. La marche napoléonienne à travers l'Europe fit oublier ce plan. Au début de 1807 Czartoryski était écarté du gouvernement de Saint-Pétersbourg. Mais son amitié avec Alexandre Ier n'était pas morte pour autant et il l'accompagna en 1814 à Paris. L'année suivante, au Congrès de Vienne, il participa

à l'élaboration pour la Pologne du statut du Royaume du Congrès, une monarchie constitutionnelle rattachée à l'empire russe par la personne du monarque.

Marié avec Anna Sapieha, retiré dans ses terres, il revient au premier plan de la vie publique pendant l'insurrection polonaise de novembre 1830 contre l'autocratie russe pour être élu en janvier 1831 à la tête du gouvernement national qu'il dirige jusqu'à sa démission en septembre de la même année, dépensant une bonne partie de sa fortune pour les besoins de la

cause. Condamné à mort par contumace puis gracié, ses domaines confisqués, il prend finalement le chemin de l'exil, s'établissant d'abord en Grande-Bretagne, puis en France.

Essai sur la diplomatie

Il développe alors une intense activité diplomatique en faveur d'une nouvelle fédération polono-lituanienne. « L'hôtel Lambert » est à la fois une cour et un gouvernement en exil. Adam Czartoryski entretient un « bureau politique » avec des représentants

et des agents à Londres, Constantinople, Rome et Belgrade. Il donne des fêtes somptueuses qui réunissent des hommes influents de toute l'Europe. Ces distractions aristocratiques et mondaines ont un but : celui de promouvoir les idées du prince – exprimées dans son *Essai sur la diplomatie* paru en 1830 – sur la place que la Pologne doit conserver en Europe, menacée, selon lui, tant par la Russie que par la Prusse. Il espère gagner le soutien de Paris, de Londres et de Constantinople pour un nouvel Etat polono-lituanien, fédéré avec les Tchèques, les Slovaques, les Hongrois, les Roumains et les Slaves du sud, dont il encourage efficacement les aspirations nationales et indépendantistes face aux Habsbourg. Cette vision semble un instant réalisable, lors des mouvements nationaux de 1848-49, mais vole bientôt en éclats, faute d'appui suffisant de l'Occident, alors que commence la montée du nationalisme allemand. Reste, estime l'historien Marian Dzięwanowski, qu'elle a jeté un pont entre la Pologne multinationale des Jagellons et la vision d'une fédération polono-ukrainienne de Piłsudski au XXe siècle.

Bals et réunions politiques

Le rayonnement de l'hôtel Lambert-camp politique est prodigieusement servi par le cadre magnifique et majestueux de l'hôtel Lambert-résidence. Bâti par l'architecte Louis Le Vau entre 1641 et 1644 pour le richissime conseiller de Louis XIII Jean-Baptiste Lambert de Thorigny, il



fut décoré essentiellement par son frère et successeur, Nicolas Lambert de Thorigny – encore plus riche – qui y fit travailler les peintres Eustache Le Sueur et Charles Le Brun, notamment. Puis la demeure changea à plusieurs reprises de propriétaire – on compte parmi eux Madame du Châtelet, femme de lettres et scientifique, maîtresse de Voltaire –, et une partie des décors fut vendue à Louis XVI. Lorsque les Czartoryski – en fait la princesse Anna, plus fortunée que son mari – l’achètent aux enchères pour 160.000 francs, l’emportant sur la ville de Paris, il appartient à l’ancienne Société des lits militaires, en liquidation, et son état est fortement dégradé. C’est par un concours de circonstances qu’ils en avaient appris l’existence. Une figure célèbre des milieux romantiques de l’époque, le peintre et musicien Fernand Boissard de Boisdenier, craignant la destruction de l’hôtel, alerta Eugène Delacroix. Ce dernier, ami de Chopin, rencontra le prince chez ce dernier et, sachant qu’il cherchait une résidence, lui parla du « Lambert ».

Résidence privée

Conseillés par leur ami Albert Grzymała, les Czartoryski rénoveront le bâtiment en préservant son ancien décor. Ils emploient les architectes Viollet-le-Duc et Lassus, tandis que Delacroix est chargé de restaurer les peintures de Le Sueur et de Le Brun. La rénovation terminée, l’hôtel Lambert s’ouvre pour accueillir bals et réunions politiques et

littéraires. Parmi les noms des invités, citons ceux de George Sand, Ary Scheffer, Dominique Ingres, Horace Vernet, Hector Berlioz... Et, côté polonais, Frédéric Chopin, Adam Mickiewicz, Juliusz Kossak ou Juliusz Słowacki.

Après la mort du prince Adam en 1861, l’activité politique de l’hôtel Lambert s’éteint graduellement. Le bâtiment sert de résidence privée à ses enfants. Władysław et Izabela collectionnent des oeuvres de grande qualité, maintiennent un patronage de la Bibliothèque Polonaise et font fonctionner plusieurs institutions créées par le prince, tels un pensionnat de jeunes filles et l’école de Batignolles. Mais, avec l’autonomie en Galicie astucieusement introduite par les Habsbourg, ils passent de plus en plus de temps dans la partie de la Pologne sous domination autrichienne. Par ailleurs, Izabela transfère aussi une partie des collections au château de Gołuchów, dans la région de Poznań. A Cracovie, la ville offre à la famille en 1876 une résidence et un bâtiment devant accueillir le musée Czartoryski, où se retrouveront de nombreux objets de l’hôtel Lambert. A la veille de la



Etienne Zamoyski, en uniforme d’officier polonais

Première guerre mondiale, il n’est plus qu’un pied-à-terre parisien, non seulement pour les Czartoryski, mais pour plusieurs familles aristocratiques européennes auxquelles ils sont apparentés, tels les Orléans-Bragance.

En 1918 la Pologne retrouve l’indépendance. Le retour officiel des Czartoryski dans leur patrie est un geste politique important. L’hôtel Lambert reste vide, quasiment abandonné. Pendant la Seconde guerre mondiale, il sert à cacher de nombreux prisonniers évadés ou des aviateurs alliés abattus. L’un des descendants de la famille, l’historien Adam Zamoyski, se rappelle qu’encore dans les années soixante-dix, des

touristes australiens ou canadiens frappaient parfois à sa porte pour montrer à leurs familles les lieux où ils avaient été cachés pendant la guerre.

Césure

La guerre de 1939-45 marque une césure. Le prince Adam-Louis Czartoryski, grand-père d'Adam Zamoyski, mourut en 1937, laissant l'hôtel à sa femme. Le bâtiment est alors dans un état épouvantable et ses nombreux enfants – ils sont six à la fin de la guerre – n'ont qu'une envie, celle de le vendre. Mais l'époux d'une des princesses, Etienne Zamoyski – le père d'Adam –, conscient de la valeur historique et artistique inestimable de l'hôtel, parvient à les convaincre de le garder. Des appartements sont loués pour financer les travaux de restauration – l'une des locataires est l'actrice Michèle Morgan – et Zamoyski cherche à ressusciter les anciennes traditions en organisant des bals et des concerts de charité. Le grand pianiste chinois Fou Ts'ong joue du Chopin et un président de la République figure parmi les invités. C'est à cette époque qu'Etienne Zamoyski rencontre un riche Brésilien, Arturo Lopez Wilshaw, et lui consent un bail de longue durée à des conditions particulières : il ne versera pas de loyer, mais s'engage à financer la rénovation. En 1949, il installe à l'Hôtel Lambert son ami de cœur, Alexis Rosenberg, qui se présente comme le baron de Redé. Son titre fait sourire discrètement plus d'un aristocrate, mais cet esthète

cosmopolite est un fin connaisseur de l'art, qui évolue parmi les poètes et les musiciens du Tout-Paris. Il consacre la fortune de son ami – dont il recevra la moitié à sa mort en 1962 – à restaurer le bâtiment. Il y donne des dîners et des bals réunissant artistes et aristocrates européens et, quand les Czartoryski finissent par vendre l'hôtel Lambert en 1975 sous la pression de certains



Buste du prince Adam Jerzy Czartoryski par Lorenzo Bartolini (1779 – 1850), bronze, Florence 1837

copropriétaires, c'est lui qui persuade Marie-Hélène de Rothschild, épouse du baron Guy de Rothschild, de l'acheter – et de lui laisser un appartement, un étage au-dessus de celui qu'il avait occupé pendant un quart de siècle.

Etienne Zamoyski a vécu cette vente comme un échec personnel. D'autant que son fils –

historien éminent, aujourd'hui à la tête de la Fondation Czartoryski – avait essayé de convaincre les autorités de la Pologne d'acheter l'hôtel Lambert pour en faire un centre culturel. Il leur a même offert un prix de faveur et Varsovie a manifesté un certain intérêt, mais n'a pas été capable de prendre une décision dans un délai raisonnable.

Monument classé

En vidant les caves du bâtiment au moment de la vente, Adam Zamoyski y a trouvé deux panneaux démontés de Le Sueur, qu'il a offerts au Musée Carnavalet. Il y a aussi découvert de grosses enveloppes contenant des actions de sociétés cotées dans les années 1830-40. Arrivés avec des moyens relativement réduits – une grande partie de leurs domaines polonais avait été confisquée par le tsar –, les Czartoryski avaient considérablement augmenté leur fortune grâce au boom économique français, en jouant en bourse.

Des lettres ont été échangées avec la ville de Paris et avec les Monuments Historiques – le bâtiment est classé depuis 1862 –, pour garantir la préservation des traces de la période polonaise.

Les Rothschild ont gardé l'hôtel Lambert pendant une trentaine d'années. En 2007, ils l'ont mis en vente.

Une nouvelle fois, l'Etat polonais n'a pu ou n'a pas voulu se mettre sur les rangs et le bâtiment a été acquis par la famille de l'émir du Qatar.

De 1945 à 1959

Francisca Granier défend la Bibliothèque

On se souvient que voici un demi-siècle, le gouvernement de la République populaire de Pologne tentait de prendre le contrôle de la Bibliothèque Polonaise de Paris. Ses chances n'étaient pas négligeables.

Le tournant décisif qui permit à la Bibliothèque de garder son indépendance fut pris grâce à une résolution de l'Assemblée nationale française. Celle-ci demanda le 3 juin 1959, à la quasi-unanimité, que le gouvernement prenne « toutes les dispositions législatives ou réglementaires nécessaires pour maintenir l'entière liberté et l'intégrité de la Bibliothèque polonaise de Paris ».

Le verdict définitif vint le mois suivant avec la décision de la cour d'appel de Paris confirmant l'indépendance de la BPP vis à vis des institutions polonaises.

Cette soudaine mobilisation des parlementaires français de gauche, du centre et de droite était en grande partie due à l'action d'une femme à l'énergie exceptionnelle, militante socialiste parisienne connue et influente, Francisca Granier.

Qui était cette femme, ex-professeur de philosophie, syndicaliste, militante socialiste, très attachée à la laïcité et en même temps catholique un peu mystique, amie

de Daniel Mayer et de Marceau Pivert, militante féministe douée d'un sens de la répartie qui laissait sans voix plus d'un contradicteur, habituée des cafés de Montparnasse où se réunissaient les artistes d'avant-garde, dont sa grande amie, le sculpteur Sarah Lipska ?

Francisca Neymark naît en 1883 à Łódź, ville industrielle en plein essor appartenant à l'époque à l'Empire russe. Elle commence son action politique en défendant le droit de parler polonais à l'école. Elle est arrêtée par la police, puis relâchée, grâce à l'intervention du mari russe de sa professeur principale ayant subi la séduction de son intelligence pétulante.

Discours révolutionnaires

Au sortir du lycée, elle se lance dans le combat pour le socialisme. Pour elle, cet objectif rime avec la liberté, y compris nationale.

Elle fait partie de la génération qui a vingt ans quand survient la première vague d'agitation révolutionnaire, celle de 1905.

Elle prononce des discours révolutionnaires dans les usines, participe à des manifestations de rue. Des clandestins passent par l'appartement de son père avocat. Ce dernier ne veut pas la voir prendre tant de risques. Elle part

pour la Belgique et la France où elle continue ses études de philosophie à Paris, s'intéressant à Bergson autant qu'à Marx. En politique, elle trouve sa voie en suivant celle tracée par Jean Jaurès qu'elle admire jusqu'à sa mort.

Professeur de philosophie, pendant la Grande Guerre Francisca enseigne dans les petites villes de la zone des armées, par exemple à Coulommiers et à Flers dans l'Orne. La France est devenue sa deuxième patrie : elle épouse un grand blessé de Verdun, méridional et professeur d'histoire de son état.

L'entre-deux-guerres la voit prendre ses distances avec la Pologne et ses représentants en France, souvent partisans du maréchal Piłsudski, dont elle n'est pas admiratrice, loin de là. Elle défend particulièrement les mineurs polonais du Nord dans leur journal *Prawo Ludu*. Par ailleurs, elle fonde, avec Armand Cuvillier, de la promotion de Jean Jaurès à l'Ecole Normale Supérieure, le syndicat de l'enseignement technique secondaire.

Amis de la Démocratie

Elle s'engage dans les luttes sociales dans le cadre de l'ancienne Confédération Générale du Travail. Au sein du parti socialiste S.F.I.O., elle milite à la 11e section de Paris.

Sa passion pour les causes politiques nourrit ses discours et ses répliques qui lui valent la réputation de mauvais caractère. Elle trouve Léon Blum timoré et le taxe d'être « homme des attitudes », voire « trop Conseil d'Etat », autrement dit plus juriste que leader politique.

A l'issue de la IIe guerre mondiale, le rideau de fer, tombé sur la moitié de l'Europe, et les informations de plus en plus précises sur le totalitarisme communiste la rapprochent des émigrés polonais.

Les « démocraties populaires » sont dans sa bouche des « démocra-cra-ties populaires ». Pour faire contrepoids à l'offensive du Parti communiste français qui cherche à pénétrer les milieux émigrés est-européens et fonde plusieurs organisations à cet effet, Francisca Granier crée en 1946 un groupement baptisé Amis de la Démocratie en Pologne, réunissant de nombreux hommes de lettres – Paul Valéry fait partie du Comité d'honneur –, des personnalités politiques et universitaires. Elle-même en est secrétaire général. Le siège des Amis est installé dans son appartement, rue des Feuillantines.

Puis, quand vient l'épreuve décisive pour la Bibliothèque Polonaise de Paris, elle mobilise tous ses multiples contacts politiques pour faire adopter la vigoureuse résolution présentée par le centriste démocrate-chrétien René Pleven. Son attachement à la Bibliothèque et à la Société

Historique et Littéraire Polonaise deviendra une tradition familiale : son fils Jean-Luc Granier sera un membre très actif du Comité local de la Bibliothèque réunissant de nombreuses personnalités franco-polonaises.

Les tribulations

Dans le cadre de cette campagne, les Amis de la Démocratie en



Pologne font paraître une brochure de la plume de Francisca, intitulée *Les tribulations de la Bibliothèque Polonaise de Paris* qui retrace, dans un style clair et dynamique, l'histoire de la Bibliothèque, avant de lancer un plaidoyer ardent pour que celle-ci ne tombe pas sous la coupe de Varsovie : Créée par l'Emigration, pour l'Emigration, la Bibliothèque Polonaise de Paris

appartient à l'émigration.

Vers la fin des années 50, elle se joint aussi à une cause qui prend de plus en plus d'ampleur, en adhérant au Mouvement pour le planning familial de Marie-Andrée Weill-Hallé et Evelyne Sullerot.

L'énergie et la passion qu'elle mettait dans la défense des causes qui lui étaient chères, sa liberté dans l'expression et la vie, étaient impressionnantes. Mais, selon ses

amis et ses proches, elle n'en était pas moins féminine, tant dans le soin qu'elle apportait à sa cuisine, encore teintée par les traditions gastronomiques polonaises, que dans le plaisir qu'elle trouvait – y compris à l'âge mûr – à se composer une toilette originale et coquette, à soigner ses fleurs ou à écouter de la musique de Chopin.

A sa mort, l'ancien ministre socialiste Gérard Jaquet prononça son éloge funèbre, le 9 mars 1963, devant l'Eglise polonaise de Paris. Il releva qu'aux derniers jours de sa vie, se sachant condamnée, mais n'en laissant rien voir, elle se montrait toujours aussi gaie et accueillante à ses amis et à ses petits-enfants.

Parmi les multiples hommages qui lui ont été rendus après sa mort, notamment par ses amis socialistes français et polonais, on trouve aussi un poème que lui a dédié Tadeusz Rzewuski, à l'époque président de l'Union des Polonais, et un message du général Władysław Anders.

Les derniers mystères d'Enigma

Un historien amateur d'origine polonaise, Jean Medrala, a présenté de nombreux détails inédits de l'étape française du combat d'experts polonais contre la machine de cryptage allemande Enigma, lors d'une nouvelle conférence du cycle « S'il te plaît

dessine-moi la Pologne », le 12 avril 2008.

Le rôle éminent de mathématiciens et d'officiers du renseignement polonais dans le décryptage des messages chiffrés par l'appareil Enigma a fait l'objet de nombreux livres, mais ce sont

surtout l'étape polonaise d'avant-guerre et l'étape britannique, après le début de la IIe guerre mondiale, qui ont reçu la plus grande publicité. L'étape française, celle pendant laquelle une équipe de 15 Polonais, enfermée au château de Fouzes à Uzès, dans le Gard, a déchiffré des milliers de messages, semble bien moins connue.

« S'il te plaît dessine-moi la Pologne »

Le cycle de conférences « S'il te plaît dessine-moi la Pologne » a été lancé le 20 novembre 2004. Il est animé par un groupe de membres de la SHLP qui se compose aujourd'hui de Nathalie Bocti-Morawska, Raymond Bocti, Caroline Ciechanowicz, Barbara Kłosowicz, Anna Lipińska, Ewa Maria Niemirowicz et Ewa Rutkowska. Ce sont les mêmes personnes qui rédigent à titre bénévole le Bulletin d'Information et de Contact de la SHLP.

Ces rencontres sont destinées à tous ceux – Français ou Polonais vivant depuis longtemps à l'étranger – qui s'intéressent à l'histoire et à la culture de la Pologne, ainsi qu'aux liens franco-polonais au sens large.

Voici, pour donner une idée de l'ampleur du dessein, la liste des intervenants et des sujets abordés en l'espace de près de quatre ans :

1. 1918-1939, la renaissance de la Pologne. Le contexte historique, la construction de l'Etat et de l'économie, l'explosion culturelle, au travers de la littérature, du théâtre, de la peinture et de l'architecture.

Intervenants : Bruno Drwęski, Maria Delaperrière, Marie-Thérèse Vido-Rzewuska, Anna Czarnocka, Andrzej Niewęglowski.

2. La Pologne au XIXe siècle, une nation sans Etat : à la découverte d'Adam Mickiewicz, grand poète et pèlerin de l'Europe.

Intervenant : Krzysztof Rutkowski.

3. Stanisław Leszczyński, roi de Pologne et duc de Lorraine : mythe et réalité.

Intervenants : Jacques Charles-Gaffiot, Anne Muratori-Philip.

4. Conférence audio-visuelle : morceaux choisis pour siècles choisis. L'âge d'or de la musique polonaise du XVe au XVIIe siècles, de l'asservissement à l'espoir, au travers des musiciens polonais présents à l'exposition universelle de 1900 à Paris.

Intervenant : Ewa Talma-Davous.

5. Aux origines de la Belle Polonaise : cherchez l'homme !

Intervenant : François Rosset.

6. Les débuts de la photographie : les daguerréotypes dans les collections de la BPP.

Intervenant : Małgorzata Grąbczewska.

7. Causerie autour de Marie Skłodowska-Curie à la Bibliothèque Polonaise de Paris avec sa petite-fille Hélène Langevin, loin des stéréotypes, une vision différente.

8. La littérature polonaise en France au XXIe siècle.

Intervenant : Frédérique Laurent.

9. L'Enigma polonaise en résistance à Uzès 1940-1942, une aventure humaine prestigieuse et dramatique.

Intervenant : Jean Medrala.

On peut en deviner la raison dans le fait que ce travail avait été organisé par les services spéciaux français de Vichy, agissant en violation de l'Armistice, qui ont forcé les spécialistes polonais de regagner la France, alors qu'ils se trouvaient à Alger et souhaitaient rejoindre Londres et l'armée polonaise en Grande-Bretagne. De leur côté, les Polonais utilisaient cette couverture pour travailler aussi directement au bénéfice des Britanniques, à l'insu des Français. Le responsable français de l'opération, le commandant Gustave Bertrand, ne l'a appris qu'en 1973 et n'a pas caché sa colère.

En novembre 1942, les Allemands étaient sur le point de découvrir le centre de Fouzes et les Alliés demandèrent que les cryptographes polonais fussent évacués, leur éventuelle arrestation par l'occupant présentant des risques allant bien au-delà de leur mort éventuelle. Mais, pour des raisons mal élucidées, les services français les abandonnèrent à leur sort. Certains réussirent à gagner l'Espagne par leurs propres moyens. D'autres furent arrêtés et torturés par les nazis, mais ne parlèrent pas. Ainsi, jusqu'à la fin de la guerre, Berlin devait ignorer que les Alliés lisaient une grande partie de ses messages militaires.

Ceux qui ont gagné Londres à la fin de la guerre, n'y ont pas été

accueillis en héros, car les services spéciaux de Vichy les avaient accusés d'avoir compromis leur évacuation par leur insubordination.

Certains de ces hommes ayant joué un rôle fondamental dans la victoire alliée sont morts dans le dénuement. C'est seulement récemment que la justice à leur égard commence à être rétablie publiquement. La recherche menée



Le château de Fouzes à Uzès

bénévolement par M. Medrala y contribue notablement.

Les « gueules multiples » de Witold Gombrowicz

Rôle, provocateur, mystérieux, auteur et en même temps commentateur de son œuvre, Witold Gombrowicz fut tout cela, et ses multiples secrets continuent à stimuler la curiosité. Le 11 janvier dernier s'est tenu à la Bibliothèque Polonaise de Paris un débat réunissant un panel de « gombrowiczologues » – Maria Delaperrière, Małgorzata Smorąg-Goldberg, Pierre Pachet, Jean-Pierre Salgas et Marek Tomaszewski –, débat enrichi par la présence de Rita Gombrowicz, veuve de l'écrivain. Il a été question, entre autres, des rapports complexes entre l'auteur de *Ferdydurke* et Czesław Miłosz. Les deux écrivains s'étaient connus à Varsovie, puis opposés dans les colonnes de *Kultura*, mais c'est seulement à Vence qu'ils se sont véritablement

rencontrés, en 1967. Miłosz avait loué une maison non loin de celle de Gombrowicz et venait le voir pratiquement tous les jours, a raconté Rita. « Ils s'amusaient comme des fous, comme des enfants. Je sortais pour qu'ils puissent parler polonais. » Gombrowicz, asthmatique, la soixantaine passée, mais toujours



Jean-Pierre Salgas et Rita Gombrowicz

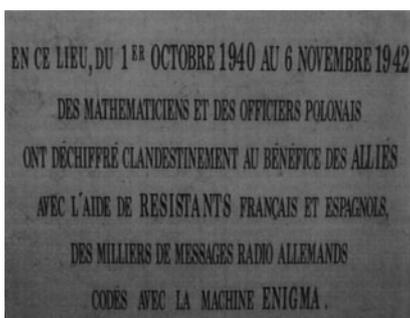


Photo : Jean Medrala

Photo : SHLP

un tempérament de potache, n'arrêtait pas de provoquer Miłosz, affirmant que la force de cet homme athlétique résidait – comme chez Samson – non tant dans ses cheveux que dans les poils de ses épais sourcils, et le poursuivait avec une paire de

ciseaux pour les lui couper.

L'espace de quelques instants, au milieu des commentaires des universitaires, on croyait voir flotter dans la salle le sourire sardonique et mystérieux de l'auteur d' *Opérette*, de *Cosmos* et de *La Pornographie*.

Lacouture et Guetta, deux journalistes engagés



Jean Lacouture et Bernard Guetta

Prenez deux monstres, l'un sacré – Jean Lacouture –, l'autre presque – Bernard Guetta –, du journalisme français, de gauche mais anti-totalitaires et amis de la Pologne, qu'une génération sépare mais qu'une grande complicité unit, laissez-les raconter leur cheminement face au

communisme et le succès de votre soirée est garanti !

L'un a vécu la décolonisation et avoue encore aujourd'hui son admiration pour Ho Chi Minh et Giap ; l'autre, ex-trotskiste, se déclare « Jean-Paul II-iste » et revendique l'honneur d'avoir annoncé dès la fin de 1989, dans

trois articles publiés dans *Le Monde*, la disparition du soviétisme, mais aussi d'avoir vu les syndicalistes de Solidarité lire les traductions de ses articles en ouverture des travaux de leur congrès.

La conférence à deux voix donnée le 30 janvier à la Bibliothèque Polonaise par les auteurs du livre *Le monde est mon métier* (Grasset, 2007) a maintenu l'auditoire en haleine pendant près de deux heures, et les échanges consacrés à la Pologne ont suscité le plus vif intérêt. Bernard Guetta n'a pas fait mystère de ses opinions : les frères Kaczyński faisaient, selon lui, « de la guérilla en Europe » tandis que le nouveau gouvernement « est apprécié à l'Ouest et même à Moscou ».

« N'y a-t-il pas d'autre journalisme qu'engagé, celui où le journaliste non seulement informe son lecteur ou auditeur, mais lui dit aussi ce qu'il croit bon ou mauvais? », a demandé une voix dans la salle. « Non, c'est ainsi » a répondu sans hésitation Bernard Guetta, affirmant que même la presse américaine, qui sépare matériellement l'information factuelle du commentaire, utilise en fait la première pour faire de la propagande politique cachée.

Tout en l'approuvant, Jean Lacouture a créé la surprise : s'il devait commencer à nouveau sa carrière de correspondant à l'étranger, il choisirait d'aller aux États-Unis car « ce qui s'y passe maintenant est fondamental pour l'avenir du monde ».

Le général Anders : le retour d'un héros

Près de quarante ans après sa mort, le général Władysław Anders (1892-1970) demeure une figure importante, voire un héros, pour les Polonais d'aujourd'hui. A preuve, la conférence consacrée au vainqueur de Monte Cassino (18 mai 1944) à l'occasion du soixantième anniversaire de l'Association des Anciens combattants polonais et de leurs familles en France (S.P.K.) a réuni, le 28 mars dernier, à la Bibliothèque Polonaise de Paris, plus de cent personnes, dont l'ambassadeur de Pologne, Tomasz Orłowski, et le chef charismatique de l'Association, Mgr Witold Kiedrowski.

Notre ami l'historien Witold Zahorski a évoqué les raisons qui entretiennent l'aura de ce militaire exceptionnel. Dès le début de sa carrière, Anders affirma ses qualités de bon soldat et de patriote courageux. Puis, placé par les hasards de l'Histoire devant des choix difficiles – notamment à

Moscou –, il montra son instinct politique en faisant sortir l'armée polonaise d'URSS vers l'Iran en 1942, mais sut faire preuve aussi de solidarité humaine en entraînant avec lui des dizaines de milliers de civils, femmes et enfants,



Witold Zahorski présente l'exposition à l'ambassadeur de Pologne en France Tomasz Orłowski

qui échappèrent ainsi aux horreurs du stalinisme. À cette petite diaspora itinérante, il offrit une éducation et une vie culturelle en créant écoles, journaux, théâtres et cinémas, d'abord en URSS, puis en Iran, en Irak, en Palestine. Dans ce dernier pays, le général polonais laissa partir librement ses soldats d'origine juive. Certains de ces « déserteurs », tel Menahem

Begin, devaient jouer plus tard un rôle de premier plan dans la création de l'État d'Israël. A la tête du Deuxième Corps d'armée polonais débarqué en Italie, le général Anders contribua grandement à la défaite militaire allemande à Monte Cassino, à Ancône et à Bologne. Après la guerre, il s'installa en exil à Londres. Les dirigeants communistes de Varsovie, qui cherchaient à le ridiculiser en parlant de son hypothétique « retour sur un cheval blanc », devaient, paradoxalement, contribuer à perpétuer sa légende.

La conférence a été suivie d'une exposition préparée par l'intervenant, relatant les faits d'armes et l'activité culturelle du Deuxième Corps du général Anders.

Aujourd'hui, des rues et des écoles polonaises portent son nom. Et la présence à la Bibliothèque Polonaise du général Richard Wolsztyński, ancien chef d'état-major de l'armée

de l'air française, montre qu'Anders continue à occuper une place de choix dans la tradition militaire.

Tous les chemins mènent à la Bibliothèque

De nombreux visiteurs de la Bibliothèque Polonaise de Paris entretiennent avec elle un lien sentimental et le moment où ils franchissaient pour la première fois le seuil du 6, Quai d'Orléans reste gravé dans leur mémoire. Nous avons demandé au hasard à deux d'entre eux de nous faire le récit de leur rencontre avec ce lieu où l'on croise l'Histoire.

Alina Nadolna, la voisine

Je suis historienne et je voudrais devenir médiateur culturel, un métier nouveau qui s'inscrit dans la politique de démocratisation de la vie culturelle. En 2006/2007, j'avais un petit emploi d'étudiant et un logement, en fait une chambre de bonne, dans l'île Saint-Louis. C'est en passant dans la rue que j'ai vu la Bibliothèque – dont je connaissais bien entendu l'existence, mais ignorais l'adresse exacte. J'y suis entrée quelques jours plus tard. Accueillie courtoisement par le gardien qui m'a remis une publication et des feuilles d'information, je me suis inscrite le jour même. C'était le début d'un cheminement qui m'a conduit à solliciter, par l'intermédiaire de mon université française, un stage de trois mois aux Collections artistiques de la Bibliothèque. Un endroit de choix pour me préparer à travailler pour la promotion de la culture polonaise à Paris, où je vois mon avenir.

Jean-Marc Moser, le photographe de la Ville

Photographe à la Ville de Paris, je fais des inventaires du patrimoine des églises. En 1994, je devais travailler pendant trois ou quatre mois sur celui de Saint-Louis-en-l'Île, avec un collègue sexagénaire, un très bon connaisseur de Paris. C'est lui qui m'avait parlé de la Bibliothèque Polonaise et, pendant la pause de midi, j'allais frapper à sa porte. Le premier contact ne fut pas encourageant : une dame me répondit en polonais, la porte s'ouvrit, mais il

n'y avait personne derrière, j'aperçus un fouillis dans la cour... Je repartis sans aller plus loin. J'entendis à nouveau parler de la Bibliothèque en 2000, à la Villa de la Vistule, où j'étais allé passer quelques jours avec ma compagne polonaise, Dorota. Mais le vrai déclic arriva en 2004, avec le programme Nova Polska. Avec Dorota et sa mère, nous organîsâmes à Meudon une exposition de photos et d'aquarelles intitulée « Paysages de Pologne ». Puis j'écrivis à C. Pierre Zaleski pour lui proposer de montrer l'exposition à la Bibliothèque : il l'accepta ! Ce fut ma première rencontre avec Anna Czarnocka, responsable des Collections artistiques, qui m'aida ensuite à préparer un dossier d'artiste pour organiser d'autres expositions, à l'Haÿ-les-Roses, à Torcy. Nos contacts professionnels devenaient aussi amicaux et je faisais des photos numériques d'œuvres appartenant à la Bibliothèque. Je viens de présenter une demande pour devenir membre de la Société Historique et Littéraire Polonaise.

En bref

La Nuit des Musées, le 17 mai 2008, à laquelle la Bibliothèque Polonaise de Paris participait pour la première fois, a connu un succès aussi grand qu'inattendu : entre 19 et 22 heures, près d'un millier de personnes ont franchi le seuil du 6, Quai d'Orléans.

Du Bach et du jazz pour aider la Bibliothèque à restaurer ses collections : le 14 mai, la pianiste Juliette Cieśla, les violoncelles Adam et Michal Wróblewski, et le violon Weronika Kadłubkiewicz, ont interprété des œuvres de Jean-Sébastien Bach et une "rédaction en jazz" de Vivaldi, Debussy, Bach et Purcell, tandis que défilaient sur un grand écran des images de documents historiques dont l'auditoire était invité à financer la restauration par des dons individuels.



Thadée Makowski (1882-1932): Le quai des Célestins à Paris, huile sur bois, offert par le peintre à Marie Mickiewicz en 1924. Musée Adam Mickiewicz.



6, quai d'Orléans

lettre trimestrielle publiée par la Société Historique et Littéraire Polonaise à Paris.

Adresse : 6, quai d'Orléans, 75004 Paris – Tél. : 01 55 42 83 83 – Fax 01 46 33 36 31

E-mail : quaidor@voila.fr.

Directeur de la publication : C. P. Zaleski. Conseiller : Jean Offredo. Rédaction : Magda et Michel Viatteau

Photos : SHLP